Deux jours après l'annonce de sa nomination, Jean-Louis Borloo étrenne, vendredi 2 avril, le bureau que lui a laissé François Fillon au ministère de la rue de Grenelle.

Au Travail, Borloo se met immédiatement au boulot

Impatient. Le nouveau ministre de l'Emploi, du Travail et de la Cohésion sociale n'attend pas que ses cartons soient déballés pour se pencher sur ses dossiers. Jean-Louis Borloo entretient son image de fonceur, de politicien atypique. Depuis sa première expérience gouvernementale comme ministre de la Ville de 2002 à 2004, il a tout juste accepté de se plier à certaines convenances : costume-cravate et emploi du temps minuté. Fort de ses réalisations spectaculaires à Valenciennes, dont il fut le maire de 1989 à 2002, il entend prendre à bras-le-corps les dossiers prioritaires du chômage et de l'insertion des personnes en difficulté. Aujourd'hui, l'ancien avocat d'affaires, qui comptait Bernard Tapie parmi ses clients, est le nouveau chouchou de Chirac et la caution sociale du gouvernement. Sa décontraction résistera-t-elle à cette pression ?

PHOTO EMANUELE SCORCELLETTI

Deux jours après l'annonce de sa nomination, Jean-Louis Borloo étrenne, vendredi 2 avril, le bureau que lui a laissé François Fillon au ministère de la rue de Grenelle.

Au Travail, Borloo se met immédiatement au boulot

Impatient. Le nouveau ministre de l'Emploi, du Travail et de la Cohésion sociale n'attend pas que ses cartons soient déballés pour se pencher sur ses dossiers. Jean-Louis Borloo entretient son image de fonceur, de politicien atypique. Depuis sa première expérience gouvernementale comme ministre de la Ville de 2002 à 2004, il a tout juste accepté de se plier à certaines convenances : costume-cravate et emploi du temps minuté. Fort de ses réalisations spectaculaires à Valenciennes, dont il fut le maire de 1989 à 2002, il entend prendre à bras-le-corps les dossiers prioritaires du chômage et de l'insertion des personnes en difficulté. Aujourd'hui, l'ancien avocat d'affaires, qui comptait Bernard Tapie parmi ses clients, est le nouveau chouchou de Chirac et la caution sociale du gouvernement. Sa décontraction résistera-t-elle à cette pression ?

PHOTO EMANUELE SCORCELLETTI

JL
BORLOO
JL
BORLOO
BAILLY
GARDE-MEUBLE

Il faut se méfier de ses airs d'ange. Borloo, c'est un pitbull qui ressemb

« Un jour, mon petit, tu seras président de la République.» Lorsqu'Edgar Faure, dans un déjeuner en tête à tête, prédit à son jeune poulain ce destin national, Jean-Louis Borloo est déjà un avocat d'affaires connu et classé par « Fortune » parmi les cinq les mieux payés d'Europe. On est au milieu des années 80. Plus ou moins consciemment, Borloo est déjà habité par le démon de la politique, mais pas de la politique classique et partisane. Si le jeune homme a adhéré au club « Pour un nouveau contrat social », c'est parce qu'il a « flashé » sur son fondateur, Edgar Faure, cet avocat flamboyant, devenu ministre multirécidiviste. Il reste aujourd'hui son maître à penser en politique. Ni vraiment à droite, ni tout à fait à gauche. Radical, au sens edgarfaurien du terme, « une doctrine à géographie variable ».

Alors opportuniste, l'ami Borloo, le nouveau ministre de la Cohésion sociale ? Pas seulement. Si l'on observe son parcours tantôt tumultueux, parfois zigzaguant depuis vingt ans, on repère qu'il converge toujours vers le même centre de gravité. Et c'est précisément le social. C'est connu : Borloo a la fibre sociale. C'est même pour cette qualité rare que Jacques Chirac lui a donné ce poste de l'Emploi, du Travail et de la Cohésion sociale. Chez ce toujours gamin d'allure, qui fête cette semaine ses 53 ans, l'intérêt pour autrui, généralement pour les plus faibles, n'est pas une posture, encore moins une coquetterie. C'est un héritage. Dans le Who's Who, Borloo est un des très rares à n'être le fils de personne. Son père et sa mère ne sont pas mentionnés. Bizarre, car on le dit fier de ses parents. Fier, il l'est de toute sa famille, de sa grand-mère paternelle adorée qui ne savait ni lire ni écrire, de son père, Lucien, garçon d'étage dans une compagnie d'assurances dont il finit patron, de sa mère, Mauricette, Corse au grand cœur et au caractère trempé, qui fut la présidente des Œuvres de Saint-Vincent-de-Paul. Son frère cadet, Olivier, est frappé encore aujourd'hui de la ressemblance de Jean-Louis avec leur père. « Papa était un patron atypique, très social, qui aimait le contact direct avec ses employés et qui n'avait pas besoin de titre pour être respecté. Il est mort il y a vingt ans. C'est la seule fois, je crois, où j'ai vu Jean-Louis pleurer.»

La famille. Le clan. Les copains. Les enfants. Il en a trois, de deux femmes différentes. L'aînée, Pauline, 22 ans, adore son père. Pour les deux plus jeunes, Manon et Tom, il est un papa attentif. « Il veut toujours savoir si tout ce petit monde va bien », raconte son frère Olivier, patron du Relais & Châteaux Saint-Paul, à Saint-Paul-de-Vence. « Il m'appelle quatre fois par semaine pour savoir combien j'ai fait de couverts.» Mardi, le soir de sa nomination, le ministre, pour déstresser, est allé dîner avec Béatrice Schönberg et ses deux meilleurs copains. « A minuit trente, j'avais un message sur mon portable : "On vient de dîner tous ensemble. Tu nous as manqué."» Et le lendemain, le ministre, classé numéro 5 du gouvernement Raffarin, passait voir sa sœur aînée, Marie-José, enseignante, nonobstant l'emploi du temps qu'on imagine. « Il rend folle Catherine, sa secrétaire depuis vingt-cinq ans. Il continue à prendre les rendez-vous de son côté, ou à disparaître une heure s'il en a envie », s'amuse Paul, son plus proche conseiller, un ami de trente ans. Interrogé par Paris Match en juin 1992 sur ses défauts, Borloo répond « l'orgueil. Et le besoin d'être aimé, toujours ». Et ça dure. Le fan-club de joyeux lurons, qui faisait la fête à Saint-Tropez dans les années 80 avec l'avocat millionnaire, propriétaire alors de la Tour Jarlier et d'un bateau du même nom, vendus depuis, l'a suivi à Valenciennes ou à Paris. Eux-mêmes assagis, ils entourent l'ex-chef scout avec, entre eux, une règle d'or, « tous solidaires, on joue toujours les siens gagnants ».

« Il a minci, il ne fume plus. Il est vraiment amoureux »

Entre Borloo le quinquagénaire et Jean-Louis le bon élève du très chic lycée Janson-de-Sailly, une seule chose a viré à 180 degrés : son look. Olivier se souvient : « Il était sage, discipliné, éternel premier de la classe, pas bagarreur pour un sou, impeccable avec ses culottes de flanelle et ses gants blancs.» On n'y croit pas. Qui l'a changé ? Car enfin Borloo, c'était jusqu'à encore il y a quelques mois, voire semaines, le type à la tignasse ébouriffée, aux pans de chemise dépassant la veste tire-bouchonnée, sans cravate, parfois même sans lacets à ses chaussures, fumant clope sur clope... Première réponse historique du petit frère : « Jean-Louis devait avoir 20 ans. Licencié en droit et reçu brillamment à l'Isa, le troisième cycle d'H.e.c., il a gagné un voyage en Chine. Quand il est revenu, il portait des casquettes Mao, des lunettes rondes et de grands manteaux noirs. Révolté contre tout, son milieu, et surtout la misère du monde.» Seconde réponse plus taquine : « Ce sont les femmes qui l'ont changé. Et Dieu sait qu'elles sont nombreuses.» C'est son destin. Borloo est un incorrigible charmeur. Son style Gavroche romantique en a séduit plus d'une. « Il se retrouvait toujours avec la plus jolie de la fac », se souvient Patricia, en troisième année de droit avec lui à Nanterre. « Quand il donnait rendez-vous un mardi, on ne savait jamais de quel mois ou de quelle année il parlait, mais il nous avait toutes au charme », renchérit Françoise, une copine de l'Isa. On connaît sa liaison autrefois avec Nathalie Baye. A son tour, sa compagne actuelle a commencé à le métamorphoser. Il ressemblerait presque à un ministre. « Il a minci, il ne fume plus, ne boit plus. Il se lave, se shampouine. Il s'est coupé les cheveux. Il s'est même fait blanchir les dents. Il est vraiment amoureux », constate, admiratif, Jean-Jacques, un pote de vingt ans.

Au fond, son allure, il s'en contrefout. La seule passion qui l'anime, en dehors des jolies femmes et de ses enfants, c'est de faire bouger les choses en se posant à lui et à son équipe régulièrement, comme le raconte Paul, la question : « Qu'est-ce qu'on fait pour ce pays ?» Longtemps, dans l'opinion publique, les noms de Jean-Louis Borloo et de Bernard Tapie ont été étroitement associés. Et pour cause. Laissons la parole à Tapie, qui nous reçoit au Théâtre de Paris, où il fait salle comble dans la pièce « Un beau salaud » : « On s'est connus à l'Isa, en 1982. Il donnait des cours de droit, moi des cours d'économie. Nous avions la même théorie, à savoir qu'il est plus efficace de revivifier une affaire en difficulté si elle a une marque et une notoriété, plutôt que de la créer de toutes pièces. Avec Borloo, on a inventé le droit des faillites. En résumé, on reprenait les dettes, on les étalait dans le temps et on restructurait. Exemple : Look, Terraillon, Wonder... Ensemble, on a travaillé sur ce même filon. Nous avions la même démarche. Positiver, toujours se dire pourquoi il faut y aller, jamais pourquoi cela ne va pas marcher.» C'est sur cette référence acquise dans les dossiers Tapie que le cabinet Borloo a prospéré. Maître Borloo a gagné beaucoup d'argent. C'était les années fric. Mais entre Jean-Louis et Bernard, il existe deux différences de taille. La première : le nouveau ministre de la Cohésion sociale ne dédaigne certes pas gagner de l'argent, acheter de belles maisons, les revendre, vivre confortablement, mais, à la différence de l'ex-ministre de François Mitterrand, l'argent n'est pas pour lui un objectif ou un symbole de statut social. La preuve. Les 20 millions de francs de sa poche qu'il a engloutis dans le club de foot de Valenciennes avant de le propulser en première division, et les 10 autres millions dans les associations de réinsertion sociale. Le procureur de la République de Valenciennes de l'époque, Eric de Montgolfier, n'a pu que constater, après une enquête fouillée, la parfaite honnêteté du maire de Valenciennes. Dont acte. L'autre énorme différence entre les deux hommes, qui restent amis, c'est Tapie qui l'énonce : « Jean-Louis est un sprinter qui peut démarrer à fond la caisse sur un sujet et le régler en trois jours. Comme moi. Mais en plus, c'est un marathonien qui ne lâche jamais le morceau. Tous les grands hommes d'Etat possèdent ces deux qualités, vitesse et endurance.»

Cinquante-trois ans. Depuis vingt-cinq ans en politique, Borloo est loin d'être un novice. Quels sont donc les secrets de sa réussite ? Elu maire de Valenciennes en 1989 avec 76 % des suffrages, triomphalement réélu depuis, conseiller régional, puis député du Nord. Son successeur à Valenciennes, qui était son premier adjoint à la mairie, le chirurgien urologue Dominique Riquet, résume l'atout maître de l'ex-maire : « Il a l'énergie de l'optimisme et de la volonté. Dans ce pays où la sempiternelle ritournelle de l'administration est "Ce n'est pas possible, on ne peut pas", Jean-Louis, qui reste président de la communauté d'agglomération, part toujours du postulat contraire. On peut, on

ble à un cocker. Il peut menacer, montrer les crocs

PAR ELISABETH CHAVELET

va le faire.» C'est efficace, les résultats le prouvent. «Quand il est arrivé en 1989, Valenciennes était une ville déprimée, les gens n'avaient plus envie de se lever le matin.» Action, réaction : le chômage est passé de 24 % à 14 %. Toyota, Alstom, Bombardier se sont implantés, 7 000 emplois de P.m.e., soit deux fois les effectifs Toyota, ont été créés entre 2001 et 2003. Sans compter une nouvelle université, un théâtre rouge flambant neuf baptisé le Phénix. Et Dominique Riquet de reprendre le leitmotiv de Borloo : «On vote pour des députés, mais c'est la technostructure qui gouverne. Elle bloque tout, à commencer par les lois dont 92 % restent inappliquées faute de décret. Comme maire, Jean-Louis a appris à se confronter en première ligne à tous les technos, préfets, sous-préfets, directeurs d'administration. Il a démontré qu'on peut réaffirmer la primauté du politique.»

Bel hommage qui renvoie à la méthode du ministre de la Cohésion sociale. Son conseiller, Paul, la résume en deux images : «Jean-Louis est un diesel qui prend le temps d'écouter et de réfléchir, mais dès qu'il a une vision claire, c'est une Ferrari.» Ou encore «c'est un pitbull qui ressemble à un cocker». Il faut se méfier de ses airs d'ange. Il peut menacer, montrer les crocs. Il ne s'est pas privé d'aboyer et de mordre pour faire aboutir, comme ministre de la Ville du gouvernement Raffarin, deux lois destinées aux plus démunis : sa loi de programmation sur la rénovation urbaine, dont les décrets d'application viennent d'être signés, et l'autre loi qui offre une seconde chance aux personnes surendettées. «A chaque fois, il s'est cogné les lobbies de Bercy, de la Chancellerie, des banquiers, du Medef, se souvient un proche. Il terrorisait tous les petits marquis qui lui résistaient. C'est le seul ministre qu'ils ont vu assister aux réunions interministérielles où ne siègent d'habitude que les conseillers techniques. Pour faire avancer un projet, il est capable d'emmerder la terre entière, allant jusqu'à téléphoner la nuit aux ministres.»

Et puis, vertu suprême en politique : Borloo est suffisamment souple et instinctif pour choisir le bon cheval et en changer au bon moment. Il a commencé sa carrière avec Brice Lalonde, à Génération Ecologie. On l'a vu un temps auprès de Simone Veil, puis il a été porte-parole du candidat U.d.f. François Bayrou au premier tour de la présidentielle, enfin, le soir du 21 avril 2002, Claude Chirac a repéré à la télé cette bête politique, de ceux qui savent gagner les élections. Et Borloo est devenu le chouchou du président. Amusé, Brice Lalonde conseille : «Il faut surveiller attentivement le prochain cheval qu'il enfourchera. Ce sera sûrement le gagnant.»

L'avenir de ce ministre, classé numéro deux dans l'estime des Français, au dernier sondage «J.d.d.» sur le nouveau gouvernement, derrière Villepin et avant Sarkozy, quel est-il ? Totalement imprévisible, comme l'est Borloo. Certes, depuis quelques mois, il a changé ses habitudes. Il semble avoir acquis une discipline. Il a bien sûr conservé son hobby : visiter les maisons. Mais il ne disparaît plus des semaines entières au bout du monde sans laisser d'adresse. Il se contente de voyager dans sa tête en feuilletant le grand atlas géographique qu'il considère comme le plus précieux cadeau d'anniversaire de ses 50 ans. Nouveau ministre de la Cohésion sociale, il va mettre le turbo sur son dossier prioritaire, l'emploi. Il n'est pas naïf. Ça va coûter cher. Il va se frotter avec Bercy. Il a pris soin d'exiger qu'on lui «prête» comme directeur de cabinet Augustin de Romanet, le dircab de l'ex-ministre du Budget, un quadra le plus anti-techno des hauts fonctionnaires, passé par le privé et qui connaît les rouages du public. Et si ce «ministre des pancartes», comme il se définit ces jours-ci en privé, réussissait à prouver qu'on peut faire du social à droite ?

«Jean-Louis, c'est Peter Pan, l'éternel enfant. Avec lui, on ne s'étonne de rien»

Bernard Tapie pronostique : «Vous êtes au tout début de sa carrière politique, il est loin de vous avoir montré l'étendue de ses capacités. A une condition : qu'il élargisse son champ de relations. Aujourd'hui, son unique soutien, c'est Chirac. Comme moi j'avais seulement Mitterrand. C'est insuffisant. Il doit prendre le temps de tisser des relations solides avec d'autres.» Et Tapie de conclure, grandiloquent : «Un tandem Sarko à l'Elysée, Borloo à Matignon, il n'y aurait pas d'équivalent dans le monde.» A moins bien sûr que la machine Borloo s'enraie. Son petit frère ne craint pas du tout la suite. «Pour moi, Jean-Louis, c'est Peter Pan, l'éternel enfant. Avec lui, on ne s'étonne de rien. S'il devient marchand de parapluies, il en vendra plus que tout le monde. Il est capable de nous emporter n'importe où.» ■

Son obsession : comprendre les ratés du système

A 2 h 30 du matin, lundi, il fait nuit noire. Jean-Louis Borloo sort de son nouveau bureau de la rue de Grenelle. Il est harassé, la tête lui tourne. Douze heures de suite, pendant la journée de dimanche, il a consulté. C'est sa méthode. Il n'a eu que trois interlocuteurs. Mais chacun est resté quatre heures assis en face de lui et le nouveau ministre de la Cohésion sociale les a bombardés de questions : «Je veux savoir pourquoi... Qu'on m'explique comment», a-t-il interrogé inlassablement. «J'ai soif de milliers de questions», confie-t-il. Il a une obsession : comprendre les incohérences et les ratés du système. «Je veux savoir pourquoi tant de gens si intelligents avec de superbes théories mettent au point des dispositifs qui ne marchent pas.» Enorme écoute et humilité sont les mots d'ordre pour lui-même et son cabinet. «Je me donne dix jours pour essayer d'y voir plus clair.» Qui reçoit-il ? Surtout pas de doctes experts. Plutôt des «praticiens» du terrain, comme il les décrit. Cela peut être un salarié qui a lui-même vécu le drame du chômage, un autre qui s'occupe de former des jeunes ou un troisième qui gère une institution caritative. Le ministre consigne toutes leurs réponses soigneusement, au fur et à mesure, dans son petit cahier à spirales. Laborieusement. Studieusement. En l'espace de trois jours, il a déjà repéré beaucoup de zones d'ombre. Le R.m.i. par exemple. «C'est un mot générique totalement trompeur qui recouvre des milliers de situations différentes. Peut-on traiter de la même façon une mère célibataire, un homme marié, un handicapé ?» Et puis aussi : «Pourquoi ne dit-on pas la vérité sur le chômage en France ? Pourquoi publier cette statistique erronée de 9,6 % de chômeurs alors qu'un million de R.m.istes sans emploi ne sont pas comptabilisés ?» Borloo s'interroge plutôt gravement. «Est-ce la société française qui a démissionné face aux R.m.istes ou eux qui ont démissionné ?» Voilà un vaste champ de réflexion qui s'ouvre devant lui. Il n'est pas le seul. Il se demande déjà pourquoi la taxe sur la formation et l'apprentissage va plutôt aux grosses entreprises qu'aux P.m.e. Et tous ces jeunes au chômage, pourquoi donc ont-ils été orientés sur une voie de garage ? «Pourquoi ceux qui sont chargés de leur orientation n'ont-ils jamais eu connaissance du brillant rapport du commissariat au Plan sur les métiers d'avenir ? Pourquoi l'information ne circule-t-elle pas entre administrations ?» Et puis encore : «Quelle est cette idée qu'on va demain faire la chasse aux faux chômeurs. C'est quoi un faux chômeur ? Ne serait-il pas plus intelligent de comprendre la psychologie d'un type qui vient d'être viré et qui a besoin de deux ou trois mois pour souffler ? N'y a-t-il pas un nouvel outil intelligent à inventer pour ces cas-là ?» Et encore cette question, la plus lourde : «La France affiche d'énormes déficits. Cela veut dire que l'Etat dépense beaucoup d'argent. Comment admettre alors ce reportage que j'ai vu dimanche sur T.f.1 où une femme seule avec un enfant est obligée de se payer un hôtel à 1 000 euros la chambre par mois pour rester digne ?» A Valenciennes, l'ex-maire a montré qu'il savait trouver des solutions. On attend celles du nouveau ministre. ■

Pour Jean-Louis, le bonheur s'appelle Béatrice

Entre eux deux, la conversation a débordé le temps de l'interview. La journaliste et le ministre en sont venus aux apartés. On les a vus souvent dans des restaurants parisiens, se promener main dans la main aux Tuileries. Aujourd'hui, la présentatrice vedette de France 2 et le joker du troisième gouvernement Raffarin ont choisi d'afficher leur « proximité » en toute simplicité. Comme beaucoup d'autres avant eux, journalistes et responsables politiques se sont plu et aimés.

MINISTRE ET AMOUREUX

Il n'a pas eu besoin de la victoire socialiste aux régionales pour voir la vie en rose… A 53 ans, Jean-Louis Borloo, promu ministre de l'Emploi, du Travail et de la Cohésion sociale, sait qu'il peut compter sur le tendre soutien de la belle Béatrice Schönberg, présentatrice des journaux du week-end sur France 2. Promenades en amoureux, déjeuners au restaurant, escapades au Maroc… quand le ministre fait l'école buissonnière, la journaliste n'est jamais loin. Seule difficulté pour ces deux passionnés de leur métier : avoir un peu de temps pour se retrouver.

A la ville comme à la plage, été comme hiver, leur amour ne connaît que la belle saison

Au gouvernement, il est en charge du dossier le plus cher au président : la cohésion sociale. Cette semaine, il présente son plan

PHOTOS THIERRY ESCH

L'at

Jean-Louis BORLOO tout cœur de la droite

Auprès de son arbre, portable à la main, le ministre de l'Emploi, du Travail et de la Cohésion sociale aura planché jusqu'à la dernière minute pour présenter son plan au Conseil des ministres de mercredi. « On se met au travail », avait-il annoncé en intégrant son bureau, le 1er avril dernier. L'ancien avocat d'affaires, maire de Valenciennes de 1989 à 2002, est celui que Jacques Chirac a choisi pour tenir sa promesse de réduire la fracture sociale. Il montre une puissance de travail qui étonne même ses proches. L'une de ses armes pour faire le maximum en un minimum de temps – selon son expression favorite –, c'est son téléphone et il n'hésite pas à joindre ses partenaires sociaux même le week-end. Ses choix sont désormais soumis au débat. Un moment que ce tribun ne devrait pas redouter.

Dimanche dernier, Jean-Louis Borloo apprécie le calme des jardins de son ministère, rue de Grenelle. Il porte son pull fétiche, celui qu'il revê pour attirer la chance.

UN SYNDICALISTE : "Il est toujours en retard. **Mais quand il vous reçoit, il vous consacre une heure et demie.** Et il rappelle sur nos portables. **Ce qui le rend attachant"**

PAR BENJAMIN LOCOGE

« Avec cette réforme, la République est au rendez-vous ! » Jean-Louis Borloo ne rigole plus. Dimanche 27 juin, à trois jours de la présentation de son « plan de cohésion sociale » en Conseil des ministres, l'avocat devenu ministre a encore quelques nuits de travail devant lui. Si, globalement, le document est quasiment bouclé restent encore de nombreuses corrections à lui apporter. Son cabinet au complet est à la manœuvre. Ensemble, les hommes de Borloo revoient les trois priorités du projet : emploi, logement, égalité des chances. Et les vingt propositions qui en découlent autour de l'emploi des jeunes, via l'apprentissage, la lutte contre le chômage de longue durée, le logement social (120 000 constructions par an d'ici à 2008) ou encore la formation. Ce plan, une pyramide qu'il faut achever de maçonner, a un coût total de 13 milliards d'euros. « Le financement, sourit Borloo, je l'ai ! C'est une loi de programmation pour cinq ans. Chaque proposition possède sa propre ligne de crédit. On a parlé de querelles avec le ministère des Finances, c'est faux. Le Premier ministre a arbitré. » Augustin de Romanet, son directeur de cabinet, venu justement de Bercy, le presse de relire une fois encore le communiqué publié le 30 juin. Le jour J. Sous ses airs détendus, Borloo est mort de trouille. « Mon plan ? Il n'est pas extravagant. C'est une mise à plat de tout ce qui ne va pas dans le système social français. Mon rôle, c'est d'apporter des solutions. C'est un acte de foi. Nous donnons les moyens aux élus, aux collectivités locales d'inverser la spirale de l'échec. Désormais, c'est aux Français de réussir ! » Peu habitué des grands enjeux nationaux, Borloo espère ne pas décevoir et tenir bon : que les mots, les paroles se transforment en actes... Erigée par Chirac en « priorité nationale », après le second tour des élections régionales, la « cohésion sociale » peut sembler un vaste fourre-tout vide de sens. L'ancien député-maire de Valenciennes le sait. Et a surtout bien compris qu'il joue là sa carrière. « Je suis contre le fatalisme français, martèle-t-il. Je veux éviter un plan de plus. Différents gouvernements ont déjà essayé de sortir la France du chômage, de la crise du logement... En vain. Alors que la plupart des grands pays européens, comme la Suède ou la Norvège, ont réglé ces problèmes ! Pourquoi ne pourrions-nous pas, nous aussi, y parvenir ? Je suis convaincu qu'il existe un consensus autour de ces questions. Les gens ont conscience de la situation qui se dégrade de jour en jour. Il est temps de passer à l'action. »

A l'écouter, on pourrait croire que Borloo s'est transformé en super Borloo. Après François Fillon, Elisabeth Guigou, Martine Aubry ou Jacques Barrot, pourquoi, lui, réussirait-il là où tous les autres ont échoué ? « Avant, la cohésion sociale n'était pas la priorité nationale, même s'il y a eu beaucoup de choses faites par mes prédécesseurs, tente-t-il. En quelques années, la situation s'est dégradée. Nous avons, depuis dix semaines, analysé les raisons du malaise. Le plan que nous présentons met tout en commun et apporte des solutions. Pour en finir avec le chômage, il faut régler les problèmes de logement, nous devons briser l'effrayant cycle de l'échec. » Les réponses apportées par le ministère de la Cohésion sociale seront-elles suffisantes ? Les syndicats en doutent. Pour François Chérèque, secrétaire général de la C.f.d.t., « Borloo a des idées, mais pas un euro ». Le ministre réfute : « Il y a eu des annonces qui n'étaient ni de mon fait ni de celui des cinq ministres délégués. Tout ce que l'on a pu raconter pendant les dix semaines de travail n'était que des élucubrations. Nous avons fait cinquante réunions interministérielles, quatre-vingts bilatérales, tout le plan a été validé par l'ensemble des ministres ! » Son ton posé se fait rassurant. Jamais Borloo ne hausse la voix. Cet homme semble difficile à mettre en colère. Pour convaincre, il utilise beaucoup plus sa gouaille que le coup de gueule. « Il n'est pas comme les autres membres du gouvernement, raconte l'un de ses ministres délégués. Jean-Louis est un super chef d'orchestre. Il nous a beaucoup écoutés, sans chercher à se mettre en avant. Il a un franc-parler qui tranche. »

Pas besoin d'aller plus loin. Pour réussir, Borloo a compris qu'il fallait séduire. Et pour ce romantique, rien de plus facile. Face à la nervosité d'un Sarko ou à la froideur d'un Villepin, Borloo joue la carte du tendre. A fond. Décryptage d'un syndicaliste reçu par le ministre pendant la préparation du plan de cohésion sociale : « Nous étions convoqués à 19 heures. Il n'a jamais été une seule fois à l'heure. Mais quand il nous ouvrait la porte de son bureau, il ne comptait plus son temps. Nous n'avons jamais passé moins d'une heure et demie avec lui. » Cette autre figure du monde syndical s'étonne encore : « Il m'a fréquemment appelé le week-end sur mon portable pour me soumettre une idée ou me faire part de ses intentions. La méthode est surprenante, mais cela le rend attachant. »

Devenu ministre, Jean-Louis Borloo a voulu continuer à travailler avec ses plus proches collaborateurs de la mairie de Valenciennes. Une dizaine de personnes l'ont ainsi accompagné à Paris dont Catherine (1), sa secrétaire (page de g. et, en ht page de dr.), Paul (2), son chargé de mission (au milieu), et Frédérique (3) (en bas), sa conseillère pour la presse. Il a choisi d'apporter à Grenelle le buste de Marianne réalisé d'après un dessin de Faizant (photo du ht). Au premier plan, en bas, le grand bureau de cuir bleu pétrole que François Mitterrand avait commandé à Philippe Starck et qu'Elisabeth Guigou avait fait revenir du Mobilier national en 2000.

2

3

Seul hic, beaucoup de ses détracteurs mettent en cause sa crédibilité. Un membre du gouvernement Raffarin s'amuse de ses horaires décalés. « Essayez de le joindre avant 10 heures. Il faut le sortir du lit. Il nous parle du modèle valenciennois, de sa réussite, mais le thème commence à être un peu usé. » Un autre ministre : « S'il était un vrai bosseur, nous l'aurions compris depuis longtemps. » Borloo élude : « Je suis là pour faire mon job. Je veux mettre en mouvement les gens, le tissu associatif, les élus locaux. La réussite à Valenciennes ou le succès du plan de rénovation urbaine tiennent à peu de choses : seulement à la capacité que peuvent avoir les citoyens quand ils comprennent qu'il faut mettre ses talents en commun pour réussir. » Les querelles Sarko-Raffarin pour la présidence de l'U.m.p.? « Pfff, soupire-t-il. J'ai assez de boulot au ministère. » Son avenir politique ? « Je l'imagine bien tourner la page en 2007, estime l'un de ses amis. Matignon ? Je ne pense pas que cela l'intéresse vraiment. De toute façon, Chirac ne pensera pas à lui. Jean-Louis a aussi envie de vivre, de se la couler douce. » Pourtant, au fond de lui, Borloo sait qu'il est un atout pour le chef de l'Etat. Son image, celle d'un homme ayant la fibre populaire, fait de lui un réparateur en chef de la fracture sociale si souvent soulignée par le président. « Le président et le gouvernement ont fixé une ligne, je l'ai suivie, dit-il. Je remarque que j'ai eu les moyens de mes ambitions. C'est un rêve qui se met en marche. Mais il va falloir du temps avant que tout cela se mette en place. Je n'ai pas envie de décevoir. » Son aventure au long cours, avec ses tempêtes, bien sûr, ne fait que commencer... ■